

CONCOURS D'ÉCRITURE
DE LA VILLE DE LANCY 2024

« TOUT
EST POSSIBLE »

RECUEIL DES TEXTES PRIMÉS

WWW.LANCY.CH

Ville de Lancy



ENCORE UNE BELLE ÉDITION

CHAQUE ANNÉE, LA VILLE DE LANCY ORGANISE UN CONCOURS D'ÉCRITURE OUVERT À TOUTES ET À TOUS.

Pour cette nouvelle édition, les participant-es ont été invité-es à prendre leurs plumes autour de la thématique « Tout est possible ». Chaque texte a été une fenêtre ouverte sur un monde inexploré où les mots sont des clés vers l'infini.

Écrivain-es en herbe, habitué-es et nouvelles autrices et auteurs ont proposé des textes de vif intérêt. Le jury, composé de dix personnes, s'est délecté des écrits.

Que leurs mots vous emportent vers des horizons inconnus, où tout est possible et où l'imagination est reine !

Le Concours d'écriture de la Ville de Lancy est organisé en partenariat avec la **Bibliothèque municipale de Lancy** et la **Librairie L'Alchemist**.

MEMBRES DU JURY

Orlane Baumann

Fanny Chavanne

Nathalie Colli Vignarelli

Elodie Colubriale

Roland Daettler

Bruno Doppler

Sophie Favre

Ozden Ozelik

Anouchka Salamin

Laetitia Sato

TEXTES PRIMÉS, LAURÉAT-ES

CATÉGORIE 1 : NÉ-ES ENTRE 2014 ET 2016

1^{ER} PRIX

« L'impossible n'existe pas » par Apostelle (Apolline Gires et Estelle Popescu) 6

2^E PRIX

« En voiture Simone » par NCM (Nina Chiodi Moiré) 8

3^E PRIX

« Tout est possible » par TB (Alexandre Torres Bravo) 9

CATÉGORIE 2 : NÉ-ES EN 2012 ET 2013

1^{ER} PRIX

« Panique à la fourmilière » par Coco (Coralie Vasquez) 12

2^E PRIX

« Et un jour, tout chante » par Schelynn (Elynn Schambacher) 14

CATÉGORIE 3 : NÉ-ES ENTRE 2009 ET 2011

1^{ER} PRIX

« Tout est possible » par Hashtag (Mahé Broccard) 18

2^E PRIX

« Le Pouvoir de l'Amour » par Méli (Mélina Vasquez) 20

3^E PRIX

« Voler comme un oiseau » par Rainbow Girl (Lily Williams) 23

CATÉGORIE 4 : NÉ-ES EN 2008 ET AVANT

1^{ER} PRIX

« Lignes de vie » par Floralia (Floriane Sommer) 26

2^E PRIX

« Rêver grand » par K2 (Canaan Ferh) 29

3^E PRIX

« Vol impossible » par Kristof van Langenaert (Greg Lang) 32

CATÉGORIE 5 : NÉ-ES EN 2008 ET AVANT, NON FRANCOPHONE

1^{ER} PRIX

« Tout est possible » par White Wolf (Viola Arapi) 36

2^E PRIX

« Les non choisis » par Capitaine forcément (Aikaterini Serkedaki) 38

3^E PRIX

« Gratitude » par Bellelune22 (Irène Herrle) 41

CATÉGORIE 1

NÉ-ES ENTRE 2014 ET 2016

1^{ER} PRIX

« L'impossible n'existe pas » par Apostelle
Apolline Gires et Estelle Popescu

2^E PRIX

« En voiture Simone » par NCM
Nina Chiodi Moiré

3^E PRIX

« Tout est possible » par TB
Alexandre Torres Bravo

L'impossible n'existe pas

Impossible, impossible,

Dis moi où tu es

Où bien ce que tu fais.

L'impossible s'efface,

Le possible remplace.

Qui es-tu,

Que veux-tu ?

Le désastre s'en va,

La victoire reste là.

Bonjour le pouvoir,

Bonjour le désespoir.

L'impossible fait voler,

Un rocher au dessus de la vallée.

Le possible le fait tomber et

Le fait rouler jusqu'à la forêt.

L'esprit se remplit de possible
Et expire l'impossible.
Les poumons aspirent le pouvoir
Et expire le désespoir.

On a tous le courage
D'éliminer l'impossible
De notre âge
Car, tout est possible.

EN VOITURE SIMONE

Nina était une petite fille douée et fière.

Un jour ou elle accompagna sa grand à l'église. Nina grimpa discrètement sur le banc de l'orgue et apprit à jouer le cantique « Que dieu t'accompagne jusqu'à notre prochaine rencontre ». Elle n'avait que trois ans.

Quand elle eu cinq ans, l'employeur de sa mère proposa de lui offrir des leçons de piano Nina s'entraîne alors à devenir une pianiste classique. Elle était sérieuse, assidue et extrêmement talentueuse. À douze ans, elle donna son premier concert. Ses parents étaient assis au premier rang, mais ils ont été obligés d'aller au fond de la salle pour laisser s'asseoir des Blancs qui venaient d'entrer. Nina refusa de jouer jusqu'à ce que ses parents reprennent leur place devant.

On fermait souvent la porte aux noirs mais Nina la rouvrait. Tout est possible même si on est différent. Peu après, on lui interdit d'aller au conservatoire et de faire du piano classique. Mais, Nina ne s'est pas découragée et elle fait maintenant du piano jazz et continue le chant : pour elle tout est possible. Nina mettait sa passion et sa fierté dans sa musique et ne supportait pas le racisme. Elle voulait que les noirs soient fiers, qu'ils puissent montrer leurs talents et leurs passions, sans jugement et elle se répétait tous les soirs : tout est possible. C'est pourquoi elle écrit des chansons comme « Brown Baby » (Bébé d'ébène) ou « To Be Young, Gifted And Black » (Être jeune talentueuse et noire) Nina savait combien le racisme blessait les Noirs et elle espérait qu'ils puisent le courage dans ses chansons :
– Le pire avec ce genre de préjugés, c'est que cela te fait douter de toi-même. Tu commences à te dire : peut-être que je ne suis pas assez bon.

Nina choisit de cultiver son talent plutôt que sa peur et elle finit par devenir l'une des plus grandes chanteuses de jazz au monde. Même petite, elle savait que tout était possible !!!

TOUT EST POSSIBLE

Faire le métier de tes rêves
Devenir pirate des cauchemars

Découvrir de nouveaux trésors
Devenir président des USA

Faire le tour du monde
Voyager dans le temps

Faire éclore des œufs de dinosaures
Aller dans des contes de fée

Arrêter les guerres
Soigner les grandes maladies

Trouver plusieurs galaxies
Arrêter la pollution

POSSIBLE TOUT EST

Faire le métier de tes cauchemars
Devenir pirate des rêves

Découvrir de nouveaux trésors
Devenir président des USA

Faire le tour du temps
Voyager dans le monde

Faire éclore des contes de fée
Aller dans des œufs de dinosaures

Arrêter les grandes maladies
Soigner les guerres

Trouver la pollution
Arrêter plusieurs galaxies

CATÉGORIE 2

NÉ-ES EN 2012 ET 2013

1^{ER} PRIX

« Panique à la fourmilière » par Coco
Coralie Vasquez

2^E PRIX

« Et un jour, tout chante » par Schelynn
Elynn Schambacher

PANIQUE À LA FOURMILIÈRE

Rémi était une fourmi de deux mois (Eh oui c'est grand pour une fourmi) qui vivait avec sa famille, dans une petite maisonnette fabriquée avec des grandes et larges feuilles au 3^e étage d'une grande fourmilière. Il allait à l'école comme toutes les fourmis de son âge.

Il avait peu d'amis, à l'école des fourmis, située au 5^e étage de la fourmilière. Rémi était très petit comparé aux autres fourmis, c'était pour ça qu'il avait peu de copains, tout le monde se moquait de sa taille. À chaque fois qu'il traversait les couloirs de la fourmilière, il y avait tout le temps de la foule. Rémi se faisait marcher dessus, lorsqu'il passait par ces chemins-là ! Il connaissait maintenant tous les petits raccourcis pour éviter ces passages.

Le petit Rémi, lui, voulait devenir maçon. Il aimait penser à ce qu'il voudrait construire quand il serait plus grand. Des nouveaux habitats pour abriter des fourmis, un hôpital, et même une bibliothèque. Les fourmis pouvaient devenir maçon à 3 mois et Rémi avait fait quelques contrôles pour pouvoir passer le diplôme plus tard. Mais malheureusement, Rémi était tellement faible qu'il ne pouvait pas faire ce métier-là. Il était désespéré. C'était son rêve après tout. Ces parents lui conseillaient d'autres carrières, mais ils savaient bien que Rémi ne voulait qu'être maçon. Pendant son passe-temps, Rémi adorait construire des pièges pour escargots. C'est son père qui lui avait appris. Rémi savait bien en faire, et puis c'était bon, les mollusques.

Un soir, Rémi était en train de lire un bon livre sur la construction des fourmilières, quand soudain, il entendit un cri. « Alerte ! Une attaque de termites ! » cria un soldat adulte en frappant à sa porte. « Venez vite dans l'abri souterrain ! Tout de suite ! » On entendit le soldat qui frappait aux portes voisines. Les parents de Rémi étaient affolés. Ils prirent leurs affaires les plus importantes et se dirigèrent vers la cachette au sous-sol. Mais Rémi n'avait pas peur, lui, il était courageux comparé aux grands camarades de sa classe, qu'il voyait s'agiter dans le couloir. La peur s'affichait sur leurs visages. Les parents de la petite fourmi s'enfoncèrent dans le passage étroit qui menait à la cachette. Tout le monde se bousculait pour entrer dans le trou, apeurés. C'était la panique dans la fourmilière.

Rémi ne voulait pas se faufiler dans l'abri. Il avait une autre idée. La fourmi courageuse s'éloigna dans le sens inverse des autres fourmis, en les bousculant. Il se dépêcha dans les couloirs secrets presque vides. On pouvait encore entendre des cris et des pleurs des petits insectes terrifiés. Mais Rémi ne craignait pas les termites. Il s'avança à l'entrée de la fourmilière, où des soldats de la Reine se postaient devant, inquiets. Ils pouvaient tous apercevoir au loin des gros termites qui dévalaient la colline. Le courageux petit Rémi se précipita entre les gardes, et s'enfuit dans la forêt discrètement. Ainsi, il se mit au travail. Il commença à tailler doucement des petites branches, puis les empila et commença à les coller ensemble avec sa salive. Les arbustes fins s'agglomérèrent ensemble. Comme un grand radeau léger.

Il en fit beaucoup, cela faisait comme un sol, dissimulé par des branches. Enfin, il emporta l'énorme planche sur ses épaules, avec difficulté. C'était tellement lourd, qu'il en était épuisé. Il l'apporta au pied de la fourmilière, puis la jeta sur le sol. L'écartant du passage, il commença à creuser un trou. Ses petites pattes lui faisaient mal. Mais il continua de creuser, creuser, creuser.

Jusqu'à qu'il fit un énorme trou qui mesurait au moins la taille d'une grande bassine. Il était exténué. Il voulut s'allonger pour se reposer, mais il entendit, des centaines de pas qui fonçaient droit vers lui. Alors, à bout de souffle, Rémi prit la grande planche de brindilles et il recouvrit le trou. Voyant les termites arriver comme des furies en fonçant sur lui, Il recula mais fut quand même éjecté par ces insectes malfaisants...

L'espoir de toutes les fourmis tomba, lorsqu'elles entendirent le troupeau attaquer les soldats. Ils étaient trop peu nombreux.

« Du renfort ! Nous avons besoin de renfort ! » crièrent les gardes désespérés. Mais personne n'arriva pour les aider.

Quand soudain... « Crac badaboum ! »

Les termites tombèrent dans le piège fait par Rémi. Ils étaient emprisonnés. Les soldats, soulagés, se mirent à crier de joie pour la victoire. Mais ils ne savaient pas que c'était Rémi qui avait fabriqué ce piège avec ses minuscules pattes. Ils le remarquaient, assommé, gisant sur le sol. Les infirmières l'emmenèrent aux urgences. Mais elles ne savaient pas qu'elles allaient soigner un héros, le héros qui n'allait plus être moqué par sa petite taille, qui allait être respecté pendant tout le reste de sa vie.

Les jours suivants, quand Rémi, entouré de bandages, traversait les couloirs de la fourmilière, il était encerclé par une énorme foule qui l'acclamait : « Vive Rémi ! Notre héros ! ». Ce jour où, Rémi avait installé un énorme piège et s'était placé en première ligne devant les attaques féroces des termites avait failli lui coûter la vie, et tout le monde lui était reconnaissant.

Les camarades de sa classe étaient bien désolés. Ils avaient regretté de s'être moqué tout le temps de lui. Mais à présent, ils étaient tous devenus amis. Ils s'étaient rendu compte que Rémi était vraiment gentil et un très grand bricoleur ! Les architectes, impressionnés par l'idée de génie « le piège aux termites », félicitèrent Rémi. Ils lui offrirent une place dans un bureau d'architectes. Et puis ce n'était pas grave si Rémi était faible. Il pourrait toujours organiser les constructions et dessiner les plans. C'était son rêve. Depuis ce jour, Rémi était la plus heureuse des fourmis !

Un héros n'est pas obligé d'être grand, mais il faut qu'il ait un GRAND cœur. Comme Rémi la fourmi, qui avait sauvé les siens, avec ses pièges à escargots.

ET UN JOUR, TOUT CHANTE...

Il était une fois un jeune garçon de dix ans nommé François Bonvin. Il était blond, les cheveux toujours en pagaille, il avait les yeux vert clair et il portait toujours les mêmes habits: un t-shirt vert kaki, troué et un short noir qu'il attachait avec une ceinture en cuir où il ajoutait des trous au fil du temps (car il maigrissait). C'était un petit garçon curieux et gentil.

François habitait avec sa mère et son père: Julie et Jean, dans un village. Ses parents étaient très pauvres. Tous trois logeaient dans une très petite maison, très étroite, qui ne comportait qu'une toute petite pièce qui servait à la fois de cuisine, de salon, de toilettes et de chambre à coucher pour François, sa mère et son père. Le toit était percé de nombreuses fissures dues à la grêle. Cette maison n'avait pas de chauffage.

François n'allait pas à l'école. Le père de François travaillait dans une usine nucléaire. La mère de François était mère au foyer. À cause de son travail, le père de François était en très mauvaise santé. Il toussait beaucoup.

François avait une passion: chanter. Il rêvait d'intégrer la grande école « Maria Carret ». Malheureusement, cette école de chant était fermée depuis cinq ans pour on ne savait quelle raison et de plus, les parents de François lui répétaient toujours le même discours: « C'est impossible François, nous n'avons pas assez d'argent ! ». Mais François continuait d'y croire et disait que tout était possible.

Un jour, alors que François rentrait d'une balade dans la forêt, il ouvrit la porte de chez lui et là... il vit Jean couché par terre en train de tousser très fort. François cria: – Mais que se passe-t-il ?!
– Je...KOF... je..., commença son père, mais Julie l'interrompit pour dire:
– Il ne faut pas que tu parles mon chéri. Je vais lui expliquer. Alors, François, ton père a une pneumonie, c'est une maladie respiratoire qui...qui... Sur ces mots, elle fondit en larme.
– Mai... mais ça va alle... pas vrai ? François demanda.

Julie ne répondit pas. François fondit aussi en larme. Jean coupa les sanglots et dit: – Quoi... quoi qu'il... KOF, KOF, KOF... arrive... KOF... continuez à vivre... KOF, KOF, KOF... je serai... KOF... toujours avec vous... KOF, KOF, KOF, KOF... poursuivez votre rêve... KOF, KOF.

Sur ces mots, il cessa de tousser et rendit son dernier souffle... François et sa mère pleurèrent toutes les larmes de leurs corps. Le lendemain, ils l'enterrèrent. Lors de la cérémonie funéraire, François chanta une chanson triste qui s'intitulait: « Désespoir ».

Depuis ce jour François et Julie ne se parlaient plus. François ne chantait plus que des chansons tristes et désespérantes. Vivre et subvenir à leurs besoins se révéla de plus en plus difficile sans le revenu de Jean.

Une semaine plus tard, alors que Julie était partie se balader, François entendit quelqu'un toquer à sa minuscule fenêtre et là... il vit... un poussin !

– Bonjour directeur! Je me présente: Ambre, de l'école de chant Maria Carret, dit le poussin.

– Attendez! Je n'ai pas compris du tout. Expliquez-moi mieux... Qui êtes-vous? D'où venez-vous? demanda François.

– Bon, je vais tout vous expliquer: votre grand-mère s'appelait Maria Carret. Elle a épousé Patrick Bonvin. Ils ont eu un enfant: Jean, ton père. Maria adorait chanter. Son rêve était de créer une école de chant qui accepterait tout type d'élève. Malheureusement, Patrick y était opposé. Il disait qu'ils n'auraient jamais assez d'argent pour réaliser le projet de son épouse. Suite à ce désaccord, Patrick divorça de Maria et convaincu son fils que sa mère était folle, qu'elle n'aurait jamais assez d'argent pour monter une école de chant, car elle visait beaucoup trop haut. Patrick et Jean ont laissé Maria pour aller emménager dans la maison où nous nous trouvons en ce moment même. C'est à ce moment que Patrick a trouvé un emploi dans l'usine nucléaire de la région. Pour arriver à ses fins et grâce à son talent, Maria courait le monde de concert en concert. Lorsque Maria s'aperçut qu'elle avait assez d'argent pour monter son projet. Elle fut tellement heureuse. Lors d'une foire de village en Valais, elle me vit et décida de m'adopter, moi, le petit poussin tout jaune, tout mignon de quelques jours à peine. Maria m'enseigna l'art de lire et de parler le langage des humains. À ma demande, elle trouva un moyen de me garder petit poussin, sans que jamais je ne devienne poule ou coq. De cette façon, je me sentirais plus léger, plus...

Il n'eut pas le temps de finir son récit que François l'interrompit et s'écria:

– Mais c'est totalement impossible!

– TOUT EST POSSIBLE! répondit Ambre.

Sur ces mots, François sentit une larme rouler sur sa joue.

– Tout est possible, TOUT EST POSSIBLE! s'écria-t-il.

Julie entendit son fils crier et accourut aussitôt en direction de la maison. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle demanda:

– Mais que se passe-t-il? D'où vient ce poussin?

Tous deux lui expliquèrent ce dont ils avaient parlé précédemment. Julie fût surprise non seulement par le récit, mais également d'entendre un poussin parler.

– Qu'est-il advenu de Maria? demanda Julie.

– Eh bien, eh bien... Elle est morte il y a 5 ans, suite à un cancer fulgurant.

– Toutes mes condoléances, chère Ambre. Mais pourquoi as-tu mis autant de temps à venir nous trouver? Et pourquoi nous racontes-tu tout ceci? – interrogea Julie.

– Tout simplement car ce n’est pas facile pour un poussin de voyager seul et de retrouver des gens, bien que je sache lire et parler, et je vous raconte ceci, car je pense que François pourrait parfaitement devenir le prochain directeur de l’école de chant « Maria Carret » François, décontenancé, regarda sa mère, d’un air interrogateur.

– Poursuis ton rêve, mon fils ! Ne t’en fais pas pour moi ! J’ai trouvé un apprentissage pour devenir couturière, ce que j’ai toujours rêvé de faire. Et je ne peux pas quitter ton père ! je dois rester pour veiller sur sa tombe.

– Mais je suis trop jeune pour diriger...

Il n’eut pas le temps de finir sa phrase, qu’Ambre lui coupa la parole :

– TOUT EST POSSIBLE !

Deux semaines plus tard, l’école « Maria Carret » rouvrit ses portes afin d’accueillir à nouveau des élèves venus des 4 coins du monde. Lors de la cérémonie d’ouverture, François chanta une chanson remplie de joie, d’amour et de bonheur intitulée :

« TOUT EST POSSIBLE ».

CATÉGORIE 3

NÉ-ES ENTRE 2009 ET 2011

1^{ER} PRIX

« Tout est possible » par Hashtag
Mahé Broccard

2^E PRIX

« Le Pouvoir de l'Amour » par Méli
Mélina Vasquez

3^E PRIX

« Voler comme un oiseau » par Rainbow Girl
Lily Williams

TOUT EST POSSIBLE

Ma chère Sœur,

J'ai reçu la lettre de Louis et une question me vient naturellement: pourquoi ne pas m'en avoir parlé? Pourquoi avoir tant souffert avant que je sache la vérité? S'il te plaît, attends un peu, je rentre demain des États-Unis. Dans 24h, je serai là et ça s'arrangera, je te le promets.

Comme je ne serai pas là avant, je t'envoie du courage et de la force. Assieds-toi, calme-toi, prends un thé et écoute:

N'oublie jamais que tu es une femme forte.

N'abandonne pas et bats-toi.

Ces gens qui te frappent et jettent ton sac par terre sont là dans le seul but de te faire souffrir.

Ils ne méritent pas ton attention.

Je sais que c'est dur d'arriver à l'école et de se faire menacer.

Même dans tous les petits gestes du quotidien, ce n'est pas facile d'être tout seul, sans aucun ami.

D'être le piquet au fond de la salle qui se prend des boulettes de papier ou l'intello du premier rang qui se fait casser ses lunettes.

Ça vous tire la larme de l'œil et les profs ne remarquent rien.

On aurait envie de hurler, de s'échapper voire parfois pire.

Et quand on croit que c'est fini, ce n'est que le début.

Les remarques blessantes et les vols d'affaires sur le chemin de l'école.

On rigole hein?!

Tous les jours pendant près d'une année.

Une boucle infinie qui se répète, impossible à briser.

Alors, à ce moment-là, on craque: on pleure, on crie et on déprime.

Qu'est-ce que c'est que d'arriver à l'école avec la boule au ventre? De tomber dans un gouffre? De se graver des marques indélébiles et irréversibles sur la peau?

C'est la souffrance.

On souffre en silence, en espérant un signe, quelque chose mais rien ne vient. Et puis un jour: plus rien, moment de répit.

On y croit tellement, on pourrait le crier sur tous les toits.

Mais quand on croit qu'il n'y en a plus, il y en a encore.

Fois mille et en bien pire.

Répétition de rumeurs et de remarques, on finit par y croire. Est-on normal? Est-ce qu'ils n'ont pas un peu raison dans le fond?

On se remet en question. Trop en question.

Jusqu'à n'en plus finir. Et retomber dans cette boucle qui tient à nous. Attendez, vous ne croyiez quand même pas qu'elle allait nous abandonner si facilement? Après seulement plusieurs mois? Ça ne s'arrêtera donc jamais?

Croche-patte et moqueries à la cantine.

Étalée par terre, photo affichée devant toute l'école, 6 mois que ça dure. Dépression.

Et finalement, après des mois voire des années passées dans le trou noir, une porte qui s'ouvre.

De l'Espoir, Avec un grand E. Quelqu'un qui vient nous aider, une main tendue.

Cette main, ma Sœur, tu dois l'attraper et ne plus jamais la lâcher.

C'est elle qui résoudra tous tes problèmes.

Alors, suis-là.

Va dénoncer, expliquer et s'il faut, pleurer.

Les gens feront le nécessaire.

Ils te soigneront, te guériront de tes blessures, ils les refermeront.

Et surtout, ils en parleront.

Aux professeurs, aux directeurs et même à la police.

Ils t'aideront.

La sanction tombera, elle sera sans appel: les policiers puniront.

Et tout sera (presque) terminé.

Quand je rentrerai, je t'aiderai.

Je ne poserai pas de questions, j'agirai.

Je masserai tes bras endoloris, m'occuperai de toi. T'aiderai à te reconstruire de l'intérieur et sécherai tes larmes.

Ensuite, quand ça ira mieux, j'irai les voir.

Je leur raconterai la souffrance que tu as vécu.

Et ils feront ce qu'il faut.

À partir de ce moment-là, ce sera fini.

Tu pourras soupirer et te dire que c'est terminé.

Enfin.

Tu te reconstruiras, aura un mari et beaucoup d'enfants et je serai une tata merveilleuse.

Malgré les séquelles psychologiques et visuelles.

Tu auras une belle et longue vie.

Le poids sur tes épaules s'envolera.

Soulagement.

J'arrive demain.

Attends-moi.

Va chez Louis, il saura quoi faire en attendant.

Ne fais pas de choses graves que tu regretteras.

Et n'oublie pas que si tu te fais harceler, le meilleur moyen, c'est de dénoncer. Tout est possible.

Je t'aime très fort.

LE POUVOIR DE L'AMOUR

– Non. Je ne veux pas y aller, déclara Tom, son regard dirigé vers la bordure de la fenêtre.

Je soupirai. Mes yeux rencontrèrent ceux de mon neveu à travers le reflet du rétroviseur. Ses yeux qui semblaient si vides et si froids depuis le départ de sa mère à l'hôpital.

– Juste une petite visite pour ta maman, Tommy. Ça lui fera plaisir.

– Je veux pas, tonton. Silence.

– Tommy, je... commençai-je en me retournant, mais m'interrompit immédiatement. Non. J'avais fait pleurer mon neveu. Tandis que de grosses gouttes s'écoulaient le long de ses joues, mon cœur se serra de pitié.

– Tonton, j'ai peur, déclara Tom entre deux sanglots. J'ai peur.

Je regardai le pauvre garçon qui, tout tremblant, séchait ses larmes sur son doudou lapin.

– Tom, s'il te plaît. Ta maman serait très triste si tu ne venais pas, tu le sais ça ? Tu ne veux pas qu'elle soit triste, n'est-ce pas ?

– N-non... bégaya-t-il.

– Juste pour un petit moment, hein ? Juste pour voir comment ta maman va. Tommy acquiesça silencieusement. D'un soupir de soulagement, je démarrai la voiture et nous étions finalement partis.

– M. Oliver et M. Tom Gauthier, déclara un homme aux cheveux poivre et sel portant une blouse blanche.

Nous quittâmes la salle d'attente et le médecin nous conduisit à travers un long couloir. Il s'arrêta devant l'une des portes et l'ouvrit.

– Vas-y, Tommy, murmurai-je en poussant doucement le garçon de ma main.

Tom entra dans la chambre, les bras serrés contre son doudou préféré. Profitant de ce moment sans mon neveu, je me tournai vers le médecin.

– Comment va-t-elle ? murmurai-je discrètement.

– Son état empire de jours en jours. Malheureusement, les médicaments ne font pas leur effet. Je crains que ce ne soit bientôt la fin.

Je restai silencieux.

– Mais comment allons-nous annoncer cela au petit ? Le garçon n’a que 5 ans, et son père l’a quitté quand il était bébé... dis-je en prenant ma tête entre mes mains, désespéré.

– Je suis désolé, répondit brièvement le docteur avant de me tourner le dos, retournant comme si de rien n’était dans la salle d’attente.

Mon cœur serré d’angoisse, de remords et de tristesse, j’entrai dans la chambre. Jeanne était là, plus pâle que jamais. Ses joues étaient creusées et ses yeux cernés. Elle m’adressa un sourire doux, puis ferma les yeux, comme si l’effort la fatiguait, l’épuisait.

– Salut sœur, dis-je en esquissant un sourire.

Tom était assis sur la chaise à côté du lit. Ses yeux imprégnés de souffrance brisaient mon cœur. Mais dans son regard il y avait quelque chose d’autre. Oui. C’était bien ça. Il y avait de l’amour. Un amour profond, un amour démesuré, un amour comme je ne l’avais jamais vu.

– Tiens, maman, dit-il doucement en glissant sa peluche dans les bras de sa mère. Comme ça, je resterais toujours avec toi.

Les paroles du petit me touchèrent. Mes yeux s’embruèrent de larmes, mais je les séchai d’un coup vif du revers de ma manche. Je ne devais pas montrer à Tom qu’il n’y avait plus d’espoir.

Une larme coula des joues de sa maman, qui avait les yeux fermés mais qui sentait tout de même la présence de son fils. Tommy se pencha et embrassa la joue livide de Jeanne, qui ouvrit les yeux et qui, faiblement, murmura :

– Je t’aime, Tom. Je t’aimerai toujours.

Et sur son visage se dessina un léger sourire.

Tommy regarda une dernière fois sa maman avant de quitter la salle.

Nous sortîmes de l’hôpital et, avant de rentrer dans la voiture, je pris mon neveu dans mes bras.

– Pourquoi tu fais ça, tonton ? demanda-t’il curieusement.

– Je... Je ne sais pas, avouai-je, la voix chevrotante. Je reniflai bruyamment et aida Tom à rentrer dans la voiture.

Trois semaines plus tard...

Depuis la visite à l'hôpital, Tommy n'avait pas beaucoup parlé. Il me répondait toujours, mais son ton restait toujours le même, froid et distant.

Un matin, alors que je préparais le petit-déjeuner et que Tom mangeait des pancakes, le téléphone retentit.

Grommelant et les mains pleines de farine, je le sortis de ma poche et répondit d'une voix agacée.

- Oliver Gauthier. Que puis-je faire pour vous ?
- Bonjour. L'infirmière Simmons du Centre Hospitalier du Marronnier. C'est à propos de votre sœur, Jeanne Gauthier.
- Oui ? dis-je, mon cœur accélérant la cadence.

Tom leva les yeux de ses céréales. Il entendait la discussion. Je m'apprêtais à baisser le volume, mais hésitai. C'était sa maman. Il avait le droit de savoir.

- Les résultats de l'examen ont été confirmés.

Une goutte de sueur coula le long de ma nuque, mes mains tremblantes sous l'émotion.

- L'état de Mme Gauthier s'est amplement amélioré. Personne ne sait comment, mais son corps a réussi à vaincre la maladie. Elle sera bientôt sur pied.

Tommy éclata en sanglots. Il riait et il pleurait, il pleurait et il riait. Il sauta de sa chaise et vint me prendre dans ses petits bras.

Moi aussi, je pleurais. J'étais tellement heureux. J'étais tellement soulagé. Je soulevai Tom et le fit virevolter au-dessus de moi.

Je raccrochai, pris Tommy sur mes épaules et sorti de la maison.

Ma sœur avait vaincu sa maladie. Je n'avais aucune idée comment, mais quelque part au fond de moi, je savais que c'était grâce à Tommy. C'est lui qui lui avait donné la force, le courage et la détermination de triompher sa tumeur.

Car quand on a l'amour et l'espoir, tout est possible.

VOLER COMME UN OISEAU

Il était une fois une petite fille de 7 ans. Elle s'appelait Elda et vivait dans une jolie petite maison au bord d'une rivière, dans les Alpes, avec ses parents.

Depuis ses 4 ans, Elda avait un rêve : voler ! D'où lui venait cette idée ?

En fait, depuis sa naissance, chaque année, un oiseau multicolore se posait sur son toit et pondait des œufs. Il restait là de longs mois pour prendre soin de ses petits. Et un jour, toute la famille s'envolait vers d'autres horizons avec ses bébés. C'était à la fois magique et triste, car elle devait attendre longtemps pour revoir ce magnifique oiseau.

Chaque nuit, lorsqu'elle s'endormait, elle pensait à cet oiseau multicolore, presque un peu jalouse, car elle aurait tellement aimé voler aussi.

Elle se disait : si un oiseau peut voler, moi aussi je peux le faire. Et elle faisait tout pour le réaliser. Chaque jour, elle essayait de s'élancer dans l'air, en battant désespérément des bras, pour tenter de voler ! Mais évidemment, ça ne marchait pas ! Alors un soir, lorsque ses parents lui disaient bonne nuit, elle leur parla de son rêve.

- Papa, maman, est-ce que c'est possible de voler, leur demanda-t-elle ?
- Ma chérie, évidemment que non ! C'est seulement dans les contes que voler est possible, répondit son père.
- Mais alors, pourquoi est-ce que les oiseaux volent et pas nous ? Ce n'est pas juste, rétorqua-t-elle.
- Les oiseaux ont des ailes et nous avons des bras ! C'est ainsi que la nature est faite, lui expliqua sa mère. Les oiseaux sont aussi bien plus légers que nous.

Elda était très déçue par leurs réponses. Mais elle ne baissa pas les bras. Elle savait que voler était possible !

Ce que ses parents ignoraient, c'était qu'Elda montait sur le toit avec la grande échelle de son père, et récoltait toutes les plumes qu'elle pouvait trouver dans le nid vide. Avec ces plumes, elle concoctait un joli petit costume, qui évoluait au fil des années. Et maintenant que son costume était terminé, elle l'enfila sur ses épaules et monta en haut d'une petite colline, tout près de chez elle. Rainbow Girl Par précaution, elle avait installé son petit trampoline en bas, au cas où ça ne marcherait pas, et qu'elle tomberait.

Une fois en haut, elle prit de l'élan, s'élança et commença à faire de grands mouvements avec ses bras couverts de plumes, pour essayer de s'envoler.

Ses premières tentatives furent décevantes. Elle courait de toutes ses forces, mais rien à faire, elle atterrissait à chaque fois sur le trampoline. Impossible de décoller. Mais c'est mal connaître Elda, car elle ne se laissa pas décourager. C'est ainsi qu'elle regagnait, dès qu'elle le pouvait, sa petite colline, pour s'entraîner.

Et un jour, quelque chose d'incroyable se réalisa ! Ses bras se transformèrent en ailes multicolores, tout légers ! C'était magique !

Elda se laissa emporter par le vent et fit un petit tour dans les airs, et elle aperçut des espèces d'oiseaux qu'elle n'avait jamais vus auparavant. C'était magnifique !

Une fois de retour sur terre, dès qu'elle posa son pied dans l'herbe, ses ailes se volatilisèrent tout de suite !

Mais une chose est sûre : elle avait volé ! Son rêve s'était réalisé !

Dire que ses parents affirmaient que voler était impossible ! Eh bien, ils avaient tort ! Car tout est possible, il suffit d'y croire.

CATÉGORIE 4

NÉ-ES EN 2008 ET AVANT

1^{ER} PRIX

« Lignes de vie » par Florialia
Floriane Sommer

2^E PRIX

« Rêver grand » par K2
Canaan Ferh

3^E PRIX

« Vol impossible » par Kristof van Langenaert
Greg Lang

LIGNES DE VIE

Genève, ce matin, me rappelle le salon de ma grand-mère.

Plus particulièrement: la boule de neige qui se trouve sur la troisième étagère, entre une théière en porcelaine et un cadre contenant une photo de mon grand-père.

Enfant, j'étais fascinée par cette boule en verre dont j'approchais une chaise pour pouvoir l'attraper, la soulever, et sans oser la secouer comme on m'avait dit de le faire, la retourner malgré tout à l'envers, tout doucement, avant de la replacer sur son étagère et d'attendre que la magie s'opère.

Les flocons se mettaient à tourner et je regardais, hypnotisée, le temps ralentir jusqu'à s'arrêter. Je voudrais en faire de même aujourd'hui avec mes souvenirs; préserver leur lumière, faire en sorte que leurs paillettes dorées se suspendent en plein air, ne retombent jamais pour s'accumuler par terre ou au fond de ma mémoire où, sous les couches des années, le plus important se perd.

Genève, en ce mois d'octobre, scintille comme ces paillettes, ces fragments du passé qui ne se sont pas encore enlisés, cette magie contenue dans la boule de neige de ma grand-mère.

Je suis sortie me promener pour me changer les idées, mais ces dernières tournent en rond et je constate sans vraiment y prêter attention que mes propres pieds en font de même. Je suis comme perdue dans ma ville natale, égarée, ou alors déterminée au contraire à suivre une seule et unique trajectoire circulaire, jusqu'à en perdre la raison. C'est peut-être ce que je cherche, dans le fond. Ne plus réfléchir, ne plus rien ressentir.

Mais mes pensées ne se laissent pas facilement semer et le froid est si vif, si mordant que même s'il a écorché mes joues, engourdi mes doigts de pied et gelé les larmes qui menaçaient de déborder, il n'a pas anesthésié la douleur au fond de moi. Au contraire, il semble l'avoir accentuée.

Je me sens nue, exposée au froid et aux émotions dans lesquelles je me noie. Pour me distraire, je lève la tête vers les fenêtres éclairées comme des lanternes accrochées au brouillard. Je me demande ce qui se passe derrière. J'imagine des inconnus qui embrassent leurs enfants, font griller du pain ou couler un café. Je me sens si seule, soudain. Seule dans une ville internationale, seule parmi une foule de travailleurs qui sont déjà sortis, certains costumés, tous marchant d'un pas assuré. À leurs côtés, j'ai l'impression d'errer.

Une fine pluie commence à tomber, faisant fleurir les lotus dorés des phares des voitures sur le bitume mouillé. C'est un spectacle magnifique à regarder, mais ce matin, je ne parviens pas à m'en laisser émerveiller. J'écoute simplement la pluie tambouriner sur les toits, je vois valser les parapluies autour de moi et je me laisse porter par le parfum chaud des marrons grillés que rien ne saurait éteindre.

Je trouve une balançoire, m'y assois mais ne trouve pas en moi la force ou la joie nécessaires à m'envoler. Je reste là, les pieds à terre, le regard accroché aux étoiles rouges des érables que l'automne, depuis quelques semaines, fait flamboyer.

Et puis, j'y retourne. Je regagne l'hôpital, ne m'arrête même pas à la réception. Je connais les instructions : suivre la ligne bleue, jusqu'au bout du couloir. Je m'exécute me concentre comme une funambule, mais mon équilibre est précaire. Dans l'ascenseur, je songe à cette histoire que me racontait autrefois ma grand-mère, à propos d'un petit garçon qui inventait tout un univers à l'aide d'un simple crayon. Un crayon violet, avec lequel il traçait un premier trait, puis le faisait évoluer pour le transformer selon ses souhaits.

Adolescente, j'ai compris que le crayon symbolisait l'imagination. Et puis, j'ai grandi, oublié le petit garçon et ses inventions. Je ne sais pas pourquoi cette histoire resurgit aujourd'hui des fonds brumeux de ma mémoire. Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, même à trente ans. Sur le monde et ses habitants, l'environnement, les rapports de pouvoir, la société et ses changements. Sur moi. Parfois, je ne me comprends pas. Mes émotions, mes réactions. Mes doutes, mes questions. Mes rêves, mes ambitions. Mes envies, mes appréhensions. Ma difficulté de faire face à cette séparation.

Parvenue au huitième étage des hôpitaux universitaires, je souris à une infirmière, sans conviction particulière mais sans autre choix que de faire semblant. Depuis l'hospitalisation de ma grand-mère, je suis une imitation de moi-même.

Devant la porte, je déglutis, ravale mes larmes et entre comme le fantôme que je suis. Sans un bruit. Je flotte jusqu'à son lit, où je la trouve endormie. Je tends la main, lui caresse la joue, m'installe dans l'unique fauteuil à côté de la fenêtre et regarde tomber la pluie, regarde passer les voitures sur la route en contrebas et songe à la cruauté de celui ou celle qui a pensé au tracé du bus numéro cinq. Comment peut-on envisager de rassembler à bord d'un seul véhicule les patients mourants, leurs accompagnants dévastés, et les voyageurs euphoriques qui, eux, poursuivent leur chemin, valise en main, pour descendre bien plus loin, à la gare Cornavin ou l'aéroport de Cointrin ? Le bus déverse d'abord les blessés, les malades, les convalescents, puis les portes se referment sur les chanceux qui ne sont hantés par aucun traitement, aucun diagnostic, mais rêvent seulement du sable chaud des tropiques.

Tout l'injustice de la vie est contenue dans le tracé de la ligne cinq.

Je n'ai pourtant pas le temps de m'attarder sur cette pensée, car ma grand-mère remue dans son lit et je me dépêche d'effacer la tristesse sur mon visage, de rallumer mon regard et de m'assurer que ses yeux s'ouvrent sur le sourire et non les larmes de sa petite-fille.

Quand ma grand-mère a compris qu'elle allait mourir ici, elle n'a d'abord pas réagi. Elle n'a pas cherché à contredire les médecins, à déjouer le destin. Elle a fixé la fenêtre

pendant longtemps, regardé le brouillard effacer le bleu du ciel comme une éponge fait disparaître les dessins des enfants, sur un tableau blanc.

Et puis, elle a souri. Doucement, tristement, avec cette nostalgie qui m'a fendu le cœur mais qui semblait lui donner du courage. Elle a murmuré qu'il était temps, qu'elle allait rejoindre mon grand-père. Lorsqu'elle m'a enfin regardé, ses yeux brillaient, mais je n'y ai pas trouvé que des larmes. J'y ai surtout vu beaucoup de lumière.

Elle m'a demandé, alors, de ne pas pleurer. Attendre son départ avant de la regretter, ne pas perdre ces derniers jours, ces dernières heures, à faire des adieux précipités. Simplement être là; ne même pas chercher à la consoler. Juste l'accompagner. Et lui parler.

Ma grand-mère a toujours aimé que je lui parle. Que je lui raconte, plus précisément. Enfant, je dessinais des histoires avant de pouvoir les écrire. Elle me posait des questions, m'encourageait à leur narration. C'est grâce à elle que j'écris aujourd'hui. Des nouvelles, des romans, de la poésie. Peut-être qu'un jour je rédigerai même sa biographie. L'idée m'est venue récemment; je n'y ai pas encore suffisamment réfléchi mais je sais déjà, je sens que j'en ai envie.

– Raconte-moi, ma chérie, réclame une toute petite voix.

C'est toujours ainsi qu'elle formule sa demande: raconte-moi. C'est joli. Petite, c'est ainsi que je m'exprimais moi aussi. On se blottissait l'une contre l'autre dans le canapé de son salon, face à l'étagère et à la théière, la boule de neige et le portrait de mon grand-père, et j'exigeais une histoire. Un conte, le plus souvent. J'aimais la magie, les royaumes enchantés, les lutins et les fées.

Je crois que si j'écris, même aujourd'hui, c'est parce que je n'ai pas su y renoncer. Je suis beaucoup trop attachée au merveilleux, à l'incroyable, au spectaculaire. Tout ce que la raison ne peut pas expliquer, justifier, prouver. Tout ce que l'imagination seule sait faire.

Ma grand-mère réitère sa demande. Alors, j'approche ma chaise de son lit, saisis le carnet que j'ai laissé sur sa table de chevet, l'ouvre et lui raconte le dernier récit que j'ai écrit. Elle s'endort avant la fin, comme toujours, mais c'est peut-être mieux ainsi. Elle est libre d'inventer le dénouement qu'elle préfère...et, au sourire paisible qui flotte sur son visage, je devine que dans ses rêves, dans son esprit, toutes les fins sont heureuses. Parce que c'est ainsi, parce qu'elle détient ce pouvoir-là, parce qu'elle l'a choisi.

Quant à moi, je saisis mon stylo bille dans une main et celle de ma grand-mère dans l'autre, je caresse du regard la page blanche devant moi et je songe que l'écriture n'est pas juste une occupation, ni même une passion. C'est l'exercice d'un droit; c'est la liberté de création. C'est une façon bien à soi d'inventer, de colorer, et d'habiter un monde où tout est possible.

Un monde où, tant qu'on écrira, tout le restera.

RÊVER GRAND

« Tout est possible » ; « tout est possible »
Pour certains, un leitmotiv précieux, d'un but ostensible
Pour d'autres, une sentencieuse phrase toute faite
Un mantra fallacieux d'une irrépressible quête

À dire vrai, chacun y verra sa vérité
Au gré de ses sentiments
Un phare dans l'obscurité
Un obélisque de boniments

Mais personne ne pourra le nier
Assurément une devise de résilience
Une litanie, autour de laquelle communier
Un refrain béni, qu'importe ses croyances

Les exemples en sont pléthores
Dont la dignité, il restaure
D'un multi-amputé, à la mer traversée
D'une Lancéenne handicapée, dans le sport et l'écriture s'étant lancée
Au plus pauvre né, dépassant sa condition
À la victime abandonnée, refusant la perdition
Aux peuples opprimés, prônant la sédition
Et à toutes les âmes abîmées ne voulant qu'une ascension

Mais si ce n'était assez, s'il en fallait une autre
Voici l'histoire brève de deux modernes apôtres
En la manière du « joujou du pauvre de Baudelaire »
Je veux conter, une lumière dans un conflit séculaire En voici donc le corollaire :

Sur une route israélo-palestinienne, derrière la grille d'un vaste désert
Au bout d'un Kibboutz flamboyant
Se tenait un enfant, beau, frais et fier
Le luxe, la richesse et son habituel spectacle chatoyant

Dans sa main d'enfant s'émiettait un somptueux gâteau
Mais de derrière sa grille, à la vue d'un monde empli de guerre
De son goûter, il ne s'occupait guère
Ah ! La gaité, l'insouciance de son jeune âge pataud
Donnait un air frais aux illégitimes idées

Et voici donc ce qu'il regardait

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les dunes et les cactus
Un autre enfant, rachitique, basané, un vrai sac à puces
Découvrait du coin de l'œil, l'indicible cruauté
Une vie rude et austère, dont tout plaisir était ôté

Dans ses mains, un morceau de rat le petit Palestinien tenait
Seul repas dans sa misérable journée
Mais sans l'indifférence que connaissent les grands
Le jeune Israélien au gâteau vint s'approcher
Sans poser sur lui de regard dénigrant
Jour après jour, à travers les grilles, son encas lui fait piocher
Ils sympathisent force d'échanges
Sont-ils si différents ces deux petits anges ?

Vingt longues années ont passé
Et leur pays, d'une guerre, n'est toujours pas débarrassé
Pris entre deux gouvernements les prenant en otage
Les deux compères ont cependant gardé d'eux une belle image
Mais un évènement tragique, vint tout remettre en cause
Leur belle amitié, survivra-t-elle à cette terrible chose

Voilà qu'un paisible matin d'octobre
Une ignoble attaque, sur deux peuples va jeter l'opprobre
Un massacre sans nom est orchestré
Des Kippas sont tuées, d'autres séquestrées
Une véritable barbarie, un horrible pogrom
Une immense tuerie, par des gens qui ne seront jamais Homme

Le juif, par miracle, chez son ami trouve secours
En son propre pays désormais, la mort il encourt

En réponse le gouvernement sioniste
Procédera à des actions, de tout temps proscrites
Des représailles, tout aussi immondes
Un génocide sous les yeux du monde

L'arabe, par miracle, chez son ami trouve secours

En son propre pays désormais, la mort il encourt

Eprouvés, nos deux amis en ont marre
Eux, veulent rêver, pas des cauchemars
Ils entreprennent alors de narrer leur récit
Après tout, s'ils peuvent être amis, pourquoi pas d'autres aussi

Et dans ces terres cananéennes
Ils déploient une force herculéenne
Ils en font leur cheval de bataille
Diffuser leur parole, partout où qu'ils aillent

Si bien qu'ils finissent par trouver auditoire
Oui, ils veulent y croire, enfin deux territoires

Alors pour finir, autrefois disait un sage être
« Croyez-en vos rêves, ils se réaliseront peut-être Croyez-en vous et ils se réaliseront sûrement »

Étant moins sage, je vous dirai simplement

Plus que d'y croire, sortez-les du silence

Faites-en une réalité, saisissez votre chance Chantez-les ! Criez-les ! Hurlez-les !

Jusqu'à ce que l'on se moque de vous, s'il plaît

Car c'est une absolue vérité

Un chant de témérité

« Tout est possible »

« Tout est possible »

VOL IMPOSSIBLE

Haarlem, 1450.

Urf van Belaert, un jeune peintre talentueux mais peu connu, s'active dans l'atelier qu'il partage avec le grand maître Jan van Deryck. L'odeur d'huile et de pigments remplit la pièce tandis qu'Urf apporte la touche finale à sa dernière toile, une représentation onirique des champs néerlandais baignant dans la lumière dorée du crépuscule. Urf n'a pas encore osé signer l'œuvre, espérant que son maître van Deryck la remarquerait et lui accorderait enfin la reconnaissance tant espérée.

Ce soir-là, alors que la ville portuaire s'endort, deux voleurs s'introduisent dans l'atelier. Ils ont entendu parler d'une nouvelle toile de van Deryck et comptent la dérober pour la vendre à prix d'or. Sans vraiment prêter attention aux détails, ils attrapent la peinture la plus récente et disparaissent dans la nuit. Le tableau est rapidement vendu, passant de mains en mains pour arriver, des siècles plus tard, sur les bords du Léman, où un collectionneur genevois l'acquiert de manière peu scrupuleuse.

Genève, 2024.

Ava visite le Musée d'art et d'histoire de Genève. Elle se promène dans les galeries lorsqu'un tableau attire soudain son regard. Cette petite toile, illuminée par un spot minimaliste, semble flotter sur son mur. Elle représente un paysage qui lui semble étrangement familier, comme une réminiscence d'un passé oublié.

S'en approchant, elle lit sur une plaquette que l'œuvre est attribuée à Jan van Deryck. Ava fronce les sourcils. Elle remarque des détails qui ne ressemblent pas au style du maître, mais qui correspondent à une expression plus primitive, plus spontanée. Elle connaît la peinture flamande pour l'avoir étudiée à l'université mais aussi pour l'avoir eu sous les yeux toute son enfance. Elle fouille dans ses souvenirs, se remémore les nombreux mois d'été passés chez ses grands-parents, aux Pays-Bas. Aux murs de leur maison étaient accrochées les toiles de plusieurs générations d'artistes de la famille. La ressemblance avec la peinture qu'elle a sous les yeux est frappante. Elle en est certaine : ce tableau n'est pas de van Deryck, mais de son ancêtre Urf van Belaert.

Pourtant, une signature figure au coin de la toile, comme pour masquer la vérité. Le choc initial laisse bientôt place à une résolution ardente. Ce tableau appartenant à sa famille, elle doit le récupérer, peu importe les moyens. Le soir même, Ava élabore un plan audacieux : voler l'œuvre. Mais la soustraire à un musée aussi prestigieux que celui de Genève relève de l'impossible pour une personne ordinaire. Or, Ava n'est pas une personne ordinaire. Curieuse, passionnée de défis, elle a développé des talents de hackeuse.

Passant plusieurs jours au musée et dans ses alentours, elle observe, note chaque mouvement du personnel et l'emplacement des caméras, étudie les plans du bâtiment. Grande admiratrice de romans d'espionnage, elle s'inspire des histoires qu'elle a lues pour mieux appréhender ce qui l'attend.

Le dispositif de sécurité le plus complexe est une alarme liée aux capteurs de pression fixés directement sur le cadre des œuvres. Le moindre mouvement déclenche une

série d’alertes et bloque les issues. Elle a lu sur internet une interview du responsable du musée, qui se vante de ce système infaillible. C’est alors qu’Ava a une idée : utiliser un drone, si petit et si silencieux qu’il pourrait décrocher la toile sans que personne ne le remarque. Genève a l’avantage d’être moins sous les projecteurs que Londres ou New-York. Dès lors, tout est possible.

Le jour J arrive. Ava entre dans le musée, son sac à dos contenant le drone replié sur lui-même. Patiemment, elle attend le moment parfait. Dissimulée dans l’ombre d’une galerie, elle entend arriver un groupe d’écoliers chahutant. Le personnel du musée, déjà sur les nerfs à cause du bruit, se focalise sur les enfants, ignorant totalement les autres visiteurs. Un signe ?

C’est l’instant idéal. Tandis que les enfants crient et courent dans la salle, Ava active discrètement son drone et fixe la tige de métal qui permettra de décrocher la toile. Elle enclenche son brouilleur d’ondes pour désorienter les caméras de surveillance. Petit bijou technologique commandé il y a peu sur le darknet. Puis, elle sort des billes de leur sac et les jette par terre pour faire diversion. Le drone s’élève dans les airs, effleure le haut plafond, tandis que les visiteurs et gardiens restent hypnotisés par le roulement de la cinquantaine de billes au sol. L’appareil volant longe le mur jusqu’à atteindre la précieuse toile, sans un bruit. Il accroche la peinture avec délicatesse et commence à la soulever lentement vers le plafond de façon à ne pas déclencher les capteurs de pression. Le cœur d’Ava bat à tout rompre. Elle garde un œil attentif sur les gardiens, tout en contrôlant habilement le drone. Quelle bonne idée d’avoir pensé aux billes, se dit-elle. Quelques gouttes de sueur glissent le long de sa colonne vertébrale. Lorsque la peinture est enfin libre de son attache, Ava la fait glisser doucement vers la grande salle proche de l’entrée. La toile vole au-dessus de la tête des visiteurs, invisible dans l’agitation générale. Irréaliste !

De ses doigts experts, Ava manipule le drone et profite de la haute porte automatique ouverte pour laisser s’échapper le précieux chargement à l’extérieur du musée. Sortant discrètement à son tour, elle envoie l’appareil encore plus haut dans le ciel. Le tableau flotte dans les airs comme un oiseau, la pointe du jet d’eau de Genève et les contours du clocher de la cathédrale Saint-Pierre en toile de fond. Une mise en abîme.

Alors que sa respiration est encore haletante, son visage s’éclaire d’un sourire triomphant. Ava a réussi sa mission. Elle peut récupérer la toile sur le toit de son immeuble. D’ici peu, les médias feront de cette affaire leurs unes et gros titres.

Les battements de son cœur reprennent leur rythme normal, Ava est assise dans son salon face à la toile de Urf van Belaert. Elle s’interroge. Comment réhabiliter le nom de son ancêtre ? Une idée germe dans son esprit. Elle n’en a pas terminé.

Tandis que la radio diffuse l’actualité sur le vol – un scandale sans précédent à Genève – ainsi qu’une première interview du responsable de la sécurité, la seconde partie de son plan prend alors forme. Elle rédige un message à l’intention du conservateur du musée. Elle propose de rendre l’oeuvre et de se livrer à la justice si des analyses

sont effectuées sur la toile afin de prouver son véritable auteur. Elle a les cartes en mains, sachant de source sûre que les détails de l'acquisition douteuse du tableau par le musée sont connus du conservateur. Ce dernier, peu à l'aise avec les vagues négatives de cette affaire, accepte la proposition d'Ava à la condition qu'aucune information ne soit diffusée au grand public.

Quelques semaines plus tard, le musée met en place une exposition temporaire sur la peinture flamande. À son centre, l'oeuvre d'Urf van Belaert, le fameux tableau volé qui a fait une réapparition miracle. Ava, incognito, s'y rend. Devant la toile qui l'a tant occupée, elle esquisse un sourire. La peinture est magnifique. Elle effleure du bout des doigts les lettres gravées sur la plaquette. Le nom de son ancêtre fait enfin partie des artistes renommés.

CATÉGORIE 5

NÉ-ES EN 2008 ET AVANT, NON FRANCHOPHONES

1^{ER} PRIX

« Tout est possible » par White Wolf
Viola Arapi

2^E PRIX

« Les non choisis » par Capitaine forcément
Aikaterini Serkedaki

3^E PRIX

« Gratitude » par Bellelune22
Irène Herrle

TOUT EST POSSIBLE

Tout est possible. Mais qu'est-ce que « tout » et c'est quoi le sens du « possible » ? Lorsque j'étais enfant, je me réfugiais dans les livres. Dans ces recoins de la bibliothèque où, souvent seule, j'étais entourée d'une myriade d'auteurs venus des contrées les plus reculées du monde. À travers des pages innombrables, ils partageaient avec moi leurs pensées, leurs rêves, leurs fantasmes. Tout était possible dans ces pages blanches. En lisant chaque mot, la partie de mon esprit où naît l'imagination me transportait, me faisant revivre ce qu'ils avaient pu vivre.

Est-ce que vous voyez quand un ami vous décrit la fille avec qui il a eu un premier rendez-vous cette semaine ? Pendant qu'il parle et essaie de la décrire, votre esprit, tel un artiste, essaie immédiatement de créer un lien visuel. Donner une image à une chose nous rassure. Rien ne peut nous faire peur si cela a un visage. Alors que si un homme entre encapuchonné, notre système déclenche aussitôt des signaux d'alarme.

Maintenant, pour les hommes, l'histoire pourrait s'arrêter là. Mais avez-vous déjà observé une fille décrire l'homme qui l'a emmenée au restaurant pour un date ? D'habitude, elle ira plus dans les détails. Et vous voilà, à dessiner mentalement l'image de cet homme, jusqu'à la fameuse question inévitable : « Tu as une photo ? » Tout ce qu'on veut faire, c'est voir si on a réussi notre jeu de portrait-robot, et laissez-moi vous dire, il y a une énorme probabilité que cette tête n'ait rien à voir avec ce qu'on avait imaginé.

« Non mais je te jure qu'en vrai il est plus beau. »

Tout ça pour dire qu'il y a un endroit et un seul où tout devient instantanément possible. Cet endroit magique est la chose la plus précieuse que nous possédons, et c'est nous-mêmes.

Le temps est un facteur essentiel. Notre ressource la plus rare. Combien de fois as-tu désiré quelque chose tellement fort à l'instant même, au point que l'idée même de ne pas l'avoir t'a plongé dans la frustration ? Tant d'inventions que tu vois autour de toi sont nées de cela : une idée.

Une idée est la chose la plus immédiate que nous puissions avoir. Et dans notre idée, tout, et je souligne tout, devient possible. Dans notre idée, nous pouvons voler et vous ne savez pas combien de personnes ont ri devant ceux qui osaient y croire. Mais le simple fait que l'humanité ait réussi à inventer des machines pour voler est la démonstration qu'il y a toujours un chemin pour transformer une idée en réalité.

Alors, qu'est-ce qui est valable d'être possible et qu'est-ce qui est futile ? Voler nous a permis de retrouver nos êtres chers plus rapidement, de nous réunir et de préserver notre ressource la plus précieuse : le temps.

Croyais-je qu'il était possible pour moi de me retrouver ici aujourd'hui à t'écrire ces lignes ? Probablement pas, car en me promenant dans ma chère Lancy, qui m'a

donné un foyer et m'a soutenu dans mes moments les plus heureux et sombres, j'ai vu un panneau et de cette idée est née cette histoire.

Si je te confiais ce que j'ai vécu, parfois ça me donne la chair de poule. Parfois, tout commence par une pensée fugitive. Un désir ou parfois une simple envie de s'évader de là où nous sommes. Mais spoiler alert, il y a des choses qui ne sont pas possibles. Je ne veux pas, cher lecteur, chère lectrice, te plonger dans l'obscurité à travers ces pages, mais je veux être réaliste. Lorsque mon cher grand-père était sur le point de mourir, je priais chaque jour pour que ce cancer disparaisse. Que ces mois de vie restants, prévus par les médecins, soient une erreur. Je pensais que je pouvais changer le cours de sa vie en le désirant de tout mon être. Je refusais de le perdre et de voir ma famille souffrir. Mais parfois, tout n'est pas possible. Il m'a fallu des années pour l'accepter, me pardonner et aimer aussi cette partie de la vie. Parce que j'ai compris que seules les choses qui sont sous notre contrôle, et qui ne font de tort à personne, sont possibles.

Donc oui, je peux faire tout ce qui est en mon pouvoir de faire. Quand mon petit amour à quatre pattes est tombé malade et que les docteurs disaient qu'il n'y avait pas de traitements certains pour les chiens, j'ai compris que je pouvais faire tout ce qui était en mon pouvoir : l'aimer jusqu'à la fin de ses jours, comme je l'avais toujours fait, lui offrir tous les soins possibles à ce jour et passer chaque instant précieux avec lui.

Parfois, nous aimerions changer le monde. Mais parfois, le monde n'est pas prêt pour que certaines choses soient possibles. Cela ne signifie pas qu'elles resteront à jamais impossibles. Ce traitement, aujourd'hui, n'existe pas encore. Mais tout commence par un besoin. La loi du marché. S'il y a une demande, une offre suivra.

Je te souhaite, cher lecteur, chère lectrice, de vivre pleinement tes idées. Je te souhaite de vivre dans tes idées sans limites. Rêve et rêve grand. Vis ta vie comme s'il n'y avait pas de lendemain. Partage ton amour pour la vie avec ceux que tu chéris, et rends chaque communauté autour de toi meilleure. Tu es lumière et la lumière se reflète sur les autres; pour la lumière tout est possible.

Fais bon usage.

LES NON CHOISIS

Dans l'obscurité, en tâtant les murs de son petit appartement, Artémis s'est dirigée de la chambre à coucher vers le salon. Elle marchait sur sa pointe des pieds puisque de différents objets non identifiés traînaient par terre. La plupart de ces objets étaient petits en taille et aigus. Même à l'idée de poser sa plante du pied sur un de ces objets lui donnait de frisons, mais elle avait aucune envie d'allumer les lumières par peur de réveiller l'autre tenant de l'appartement. Après tout, elle devait s'habituer à se déplacer basée sur son sens du toucher. Elle devait apprendre à aller de l'avant, littéralement et figurativement, dans n'importe quelles conditions. Cette expérience nocturne était un petit coup d'œil sur son avenir. Artémis, à seulement 30 ans, connaissait déjà en partie les galères qui l'attendaient dans le coin. Elle ne savait pas à quelle vitesse sa maladie s'évoluerait; autrement dit, combien du temps elle avait à disposition pour réaliser ses projets. Néanmoins, elle savait qu'à la fin, elle finirait aveugle.

Cette information médicale déterminante pour son existence était pour l'instant un secret. Seulement son ophtalmologue, ses parents et son fiancé avaient accès à son diagnostic, à ses peurs, à ses incertitudes et à la réalité de ses limitations physiques qu'elle cachait avec maestria du regard des tous les autres; ami(e)s, collègues, autres proches; quelle ironie de nommer « proches » des personnes qui se trouvaient en fin de compte loin d'elle puisqu'elles ignoraient sa condition. Pour quelle raison elle ne partageait pas son secret ?

Perdue dans ces interrogations, Artémis est finalement arrivée au salon et elle s'est assise sur le canapé.

« Pas mal, ça m'a pris moins du temps que la dernière fois. » elle a poussé un soupir. Parallèlement, elle a essayé de déprimer l'agacement et le sentiment d'« injustice » qui montaient du fond de son âme. Tout était difficile ! Chaque simple action que les autres faisaient automatiquement, sans réfléchir et sans effort, pour elle c'était une bataille. Une bataille constante, avec de victoires rares et des échecs fréquents. Par exemple, pour se déplacer durant la journée, elle devait balayer visuellement son espace en continu, puisque son champ visuel était rétréci. Elle percevait le monde comme si à travers la troue d'une serrure; elle ratait des escaliers, elle tombait sur de poteaux, elle tapait sa tête contre les armoires oubliées ouvertes à la cuisine, elle cherchait des objets qui se trouvaient juste devant elle et elle se prenait pour malpolie puisque elle ne voyait pas pour saluer ses connaissances qu'elle croisait à la rue. Surtout, elle avait plusieurs collisions piétonnes avec des inconnus précipités qui tentaient de la dépasser par l'arrière faussement confiants que « obligatoirement » elle allait ralentir son rythme de marche pour leurs donner la priorité. Les collisions piétonnes avec les inconnus « le visage collé sur l'écran du téléphone portable » appartenaient à une autre catégorie et elle ne les comptait pas au calcul mensuel de ses accidents de la route. Pendant la nuit elle ne sortait jamais non accompagnée, parce que sa vision en tunnel pendant la journée se transformait en cécité pendant la nuit.

« Je suis une Cendrillon moderne. Quand la magie de la lumière passe, je perds complètement mes moyens, je deviens une personne vulnérable et faible. Handicapée. » Artémis a conclu. Le mot « handicap » et toute la stigmatisation l'accompagnant était une pilule difficile à avaler pour elle. Artémis était médecin. À la fin de sa carrière pour de raisons apparentes, mais médecin. Jusqu'à il y a peu, elle se trouvait derrière le bureau du cabinet pour annoncer de diagnostics, traiter, écouter et consoler. Le moment de la déclaration de sa maladie, elle s'est retrouvée devant le bureau du cabinet pour recevoir un diagnostic, apprendre qu'il n'y a pas de traitement et chercher la consolation.

Le bruit d'une clé dans la serrure a interrompu ses pensées.

« Mon amour ? » Artémis a posé la question doucement.

« Oui, c'est moi. Qui d'autre pourrait avoir les clés de notre appartement et tu attends à cette heure ? As-tu un amoureux secret ? » Jean, son fiancé, a rigolé.

« J'ai déjà la chance que j'ai pu trouver toi... » Artémis a répondu sérieusement.

Pour elle, sa malvoyance ne menaçait pas seulement sa vie professionnelle mais aussi sa vie sentimentale. Quel homme avec ses capacités cognitives intactes entretrait en relation sincère avec elle ? Dans l'avenir, tôt ou tard, elle sera une lourdeur. Une personne dépendante physiquement et financièrement. Une personne pas du tout rigolote ; elle avait remarqué qu'elle ne perdait pas progressivement seulement sa vision, mais aussi son sens d'humour.

« Jean, pourquoi tu m'aimes ? » Artémis a sorti de sa bouche brusquement.

« Je t'aime parce que c'est toi. » Jean a répondu naturellement et il s'est assis à côté d'elle sur le canapé.

Une réponse spontanée, simple et autant précieuse pour Artémis pendant cette période des doutes. Il suffisait juste d'exister pour être aimée. L'amour était une sorte d'acceptation inconditionnelle. Il n'y avait pas besoin d'être intègre physiquement, ni d'exercer la profession de médecin. Être rigolote et « agréable » constamment n'était pas non plus un prérequis pour trouver et garder l'amour. Chacun et chacune étaient dignes d'amour sans devoir prouver cela. Pour finir, son handicap fonctionnait comme un filtre, qui triait les personnes et qui laissait passer seulement celles qui étaient vraiment compatibles avec elle. Elle comme telle.

Jusqu'à ce moment-là, elle vivait sa maladie comme un corps étranger accroché sur elle. Elle venait de réaliser que sa maladie faisait partie d'elle de la même façon que d'autres caractéristiques non-choisies en faisaient partie. Jean l'avait compris et l'avait accepté. C'était le moment qu'elle l'accepte également.

Cette révélation libératrice a permis à Artémis de ne plus percevoir son handicap comme un problème mais comme un défi. C'était l'occasion d'exercer et de développer d'autres qualités comme le courage, la patience, la persévérance et la capacité d'adaptation.

« Rien n'est plus séduisant que la résilience. » Artémis a monologué.

« Certainement, mais je ne comprends pas le lien avec notre petite discussion. » Jean a répondu naïvement.

« Dernièrement je suis en train de réfléchir sur plusieurs sujets. Même trop réfléchir. » elle a fait mention des ruminations qui la tyrannisaient.

« Et la conclusion ? La conclusion est que la résilience est sexy ? » Jean a essayé de s'attraper au flux d'idées d'Artémis.

« La conclusion est que j'ai décidé d'être heureuse. C'est une promesse que je donne à moi-même devant toi. La joie ne dépend pas seulement de facteurs externes: la santé, l'argent, le pouvoir, etc. Elle dépend aussi du contentement à notre intérieur. J'ai décidé de se focaliser sur les activités que je peux faire et pas sur celles que je ne peux plus réaliser. J'ai décidé aussi de pratiquer la gratitude pour tous ces cadeaux que la vie m'offre encore. » Artémis a répondu avec confiance.

« Quels cadeaux exactement ? » Jean avait du mal à suivre.

« Ma famille, toi, ma liberté, le pays riche et sûr où on vit, mon intelligence extrême, ma beauté sublime... » Artémis a commencé à raconter.

« J'ai l'impression que maintenant tu me taquines. » Jean n'a pas eu le temps de finir sa phrase. Les pleurs d'un bébé provenant de la chambre à coucher ont mis fin à leur discussion.

C'était leur bébé-fille qui venait de se réveiller; l'autre tenant de l'appartement, qui était responsable pour les objets inconnus (jouets) qui traînaient par terre. Finalement, ce n'était pas si mal que ça. Sa maladie lui priverait sa vision mais rien de plus. Elle l'avait promis à elle-même. C'était possible de rester une personne intéressante, d'être aimée, d'assumer ses différents rôles (mère, fiancée, amie, sœur, etc.) et surtout de vivre de moments de bonheur. Les choses les plus importantes étaient encore là pour les saisir. Il suffisait de tendre sa main.

GRATITUDE

Comme j'aime les matins du printemps !

Je les adore !

Le calme qui se pose.

Si doux. Si paisible.

Un tendre bisous.

Les oiseaux chantent et souhaitent de la bienvenue à la nouvelle journée. Aux nouvelles aventures.

Tout est possible !

Le soleil cligne ses yeux avant de se lever avec de la force lumineuse. Prêt pour m'accompagner.

Comme j'adore aussi les nuit clairs.

Les étoiles qui brillent du ciel comme des diamants divins.

La lune, mon meilleur ami, je te salue avec un douce « Bonsoir mon cher ami ».

Je te parle un peu de la journée, de mes pensées; t'es toujours là pour moi avec un grand sourire.

Même si t'es loin je me sens si proche de toi.

Je te remercie, l'univers, avec tout mon cœur, pour tout ce que j'ai et pour tout ce que j'ai vécu.

Je sens ton amour en moi.

Je suis toi.

Je suis l'amour.

Merci !

VILLE DE LANCY
Service de la culture

GRAPHISME
Marion Wyss

IMPRESSION
Imprimerie Chapuis

Novembre 2024